

ROBERT MERLE

# THÉÂTRE

II

NOUVEAU SISYPHE — JUSTICE À MIRAMAR

L'ASSEMBLÉE DES FEMMES

D'APRÈS ARISTOPHANE

*nrf*

GALLIMARD









## DU MÊME AUTEUR

### *Romans*

WEEK-END À ZUYDCOOTE, Gallimard. Prix Goncourt 1949  
(«Folio», n° 775).

LA MORT EST MON MÉTIER, Gallimard, 1952 («Folio», n° 789).

L'ÎLE, Gallimard, 1962 («Folio», n° 583).

UN ANIMAL DOUÉ DE RAISON, Gallimard, 1967 («Folio science  
fiction», n° 55).

DERRIÈRE LA VITRE, Gallimard, 1970 («Folio», n° 641).

MALEVIL, Gallimard, 1972 («Folio», n° 1444).

LES HOMMES PROTÉGÉS, Gallimard, 1974 («Folio», n° 2057).

MADRAPOUR, Seuil, 1976.

FORTUNE DE FRANCE, Plon, 1978.

EN NOS VERTES ANNÉES, Plon, 1979.

PARIS MA BONNE VILLE, Plon, 1980.

LE PRINCE QUE VOILÀ, Plon, 1982.

LA VIOLENTE AMOUR, Plon, 1983.

LA PIQUE DU JOUR, Plon, 1985.

LE JOUR NE SE LÈVE PAS POUR NOUS, Plon, 1986.

L'IDOLE, Plon, 1987.

LE PROPRE DE L'HOMME, de Fallois, 1989.

LA VOLTE DES VERTUGADINS, de Fallois, 1991.

L'ENFANT-ROI, de Fallois, 1993.

LES ROSES DE LA VIE, de Fallois, 1995.

LE LYS ET LA POURPRE, de Fallois, 1997.

LA GLOIRE ET LES PÉRILS, de Fallois, 1999.

### *Histoire contemporaine*

MONCADA, PREMIER COMBAT DE FIDEL CASTRO,  
Laffont, 1965.

AHMED BEN BELLA, Gallimard, 1965.

*Suite des œuvres de Robert Merle en fin de volume*

## THÉÂTRE



ROBERT MERLE

# THÉÂTRE

II

NOUVEAU SISYPHE - JUSTICE À MIRAMAR

L'ASSEMBLÉE DES FEMMES

d'après Aristophane

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1957.*

Extrait de la publication

# NOUVEAU SISYPHE

PIÈCE EN TROIS ACTES

*J'ai écrit en 1950 un « lever de rideau » intitulé Sisyphes et la Mort, où je racontais ce que je crois être la véritable histoire de Sisyphes.*

*J'eus l'impression, quatre ans plus tard, que ce récit méritait un développement plus détaillé, d'autres péripéties, un style différent. Je remis donc cette pièce en chantier et sur le dossier qui la contenait j'écrivis Nouveau Sisyphes pour le distinguer du dossier ancien qui contenait Sisyphes et la Mort. La pièce finie, je m'avisai que ce " Nouveau Sisyphes " pourrait, après tout, me servir de titre. Pour le grand public, Sisyphes est un personnage tout à fait mort et totalement désespéré qui roule aux Enfers un roc pesant. Je pouvais donc soutenir que mon Sisyphes était « nouveau », puisqu'il était, lui, bien vivant, plein d'espoir dans le combat qu'il mène, et bien décidé à se maintenir en vie et pour lui-même et pour les autres. C'était donc bien, au fond, un autre mythe, un autre héros : Non pas un désespéré parmi des morts, mais un lutteur parmi des vivants.*

## ACTE PREMIER

*La scène représente la cour d'une maison de pêcheur à Corinthe. Au fond et au centre, des marches donnent accès à un remblai où chemine le sentier qui conduit à Corinthe. De l'autre côté du remblai, invisible pour le spectateur, la mer. Devant la porte de la maison, à droite, des filets bleus, des paniers d'un jaune safran, des filins, des avirons peints en rouge vif, un escabeau. Tout à fait à gauche de la scène, à côté d'un if, une grande dalle plate, posée sur deux grosses pierres, sert de banc. Tout, sous le soleil, est si vivement coloré, que l'ensemble, bien que fort simple, produit presque l'effet du luxe.*

*Au lever du rideau, Cynara est assise sur les marches, en train de réparer les filets. Elle est svelte, presque gracile, et son teint très foncé, mais non pas noir, révèle une race étrangère. Arion est à peine plus âgé. Il est debout en haut des marches, sur le remblai.*

ARION. — Quelle douceur sur la mer, Cynara... Derrière Corinthe, derrière les monts d'Arcadie, le soleil s'enfonce, plat comme le disque d'un athlète. Les pêcheurs affalent leurs voiles. Elles glissent le long du mât, s'arrêtent, fasseyent un instant, et s'abattent tout d'un coup. Au-dessus d'eux, une mouette grince comme la poulie d'un foc. Elle tombe, et rejaillit du flot, et tombe encore... (*Un temps. Il regarde Cynara assise, muette, le dos tourné, et reprend avec amertume.*) Cynara, c'est l'heure où nous aimions nous baigner, autrefois... (*Elle ne répond pas. Il descend les marches, et reste immobile à ses côtés, les yeux fixés sur elle.*) Hélas ! quel Dieu me rendra le temps où Cynara était la sœur d'Arion ? Te souviens-tu ? Je t'entraînais sur le plus haut rocher, et nous sautions au plus creux de la vague, mes bras autour de ta poitrine, mes jambes contre les tiennes. La nuit fraîche de l'eau se refermait sur nous, et nous tombions délicieusement — plus bas, plus bas, plus bas... (*Il s'arrête. Elle ne lève pas les yeux de sa tâche. Un long silence. Il hésite, puis la saisit brutalement par un bras, la force à se lever et l'étreint.*) Tu es belle, Cynara. (*Elle se laisse aller dans ses bras, inerte, impassible, les yeux absents. Il reprend avec une colère contenue.*) Tu n'entends pas ?

CYNARA. — J'ai entendu, Seigneur.

ARION. — Eh bien ?

CYNARA. — Je suis l'esclave de Sisyphe.

ARION. — Ne suis-je pas son fils ?

CYNARA. — Vous êtes son fils.

ARION (*avec violence*). — Ne dois-tu pas m'obéir en tout ?

CYNARA. — En tout ? (*Lentement*.) Si c'est là l'ordre du Seigneur Sisyphe, je vous prierais de m'en informer bien clairement, afin que je puisse faire mon devoir.

ARION (*hors de lui*). — Ton devoir ! (*Il la repousse brutalement et elle tombe. Elle se relève aussitôt et, sans un regard, elle se dirige vers les marches pour reprendre ses filets.*) Cynara ! (*Elle s'arrête docilement et lui fait face.*) Pardonne-moi, Cynara.

CYNARA. — Mon maître Sisyphe ne lève jamais la main sur moi, mais il ne vous a pas interdit de me battre. Ainsi avez-vous fait, depuis l'enfance.

*Un silence.*

ARION. — Cynara, n'est-il pas étrange que rien de notre enfance n'est resté dans ton souvenir que mes brutalités ? Souviens-toi, pourtant : Nous avions dix ans. Et dans la hutte que nous avons construite, par jeu, au bord de la calanque, tu t'es souvent, aux heures chaudes du jour, endormie dans mes bras fraternels...

CYNARA. — Ma mémoire est libre, Seigneur, et moi-même ne la commande pas. Qu'importent d'ailleurs mes souvenirs ? C'était votre droit de me donner des coups, et c'était mon devoir de les supporter.

ARION. — N'as-tu d'autre pensée que ton maître et ton devoir ?

CYNARA. — Je n'ai pas d'autre pensée.

ARION. — Fille implacable, de quel dur métal es-tu faite pour ne paraître rien sentir ?

CYNARA. — Sentir ? Est-il donc question pour moi de sentir ?... Dois-je le rappeler ? Je suis esclave, fille d'esclaves. Votre grand-père acheta mes parents, puis les vendit, et comme l'acheteur ne voulait pas d'un enfant en bas âge, il me garda. Ainsi je grandis, et votre grand-père me légua à Sisyphe, et à la mort de Sisyphe, je passerai légitimement dans vos mains, ainsi que la pièce de vigne, la barque de pêche, le champ d'oliviers et les ruches. Tous biens dont vous disposerez, alors, à votre guise, pour la vente — ou pour l'usage.

ARION. — Fille de la nuit ! Serve vraiment servile ! Es-tu seulement une de ces choses qu'on vend ou qu'on transmet, et qui ne donnent rien de soi ?

CYNARA. — Que puis-je donner, n'ayant ni droits ni biens, et pas davantage de patrie pour les défendre, ni de dieux pour les justifier ? En vérité, Seigneur, je suis dénuée de tout, même des moyens d'avoir une âme. Aussi ne dois-je pas me prévaloir de vos bontés d'homme libre, mais veiller scrupuleusement à être ce néant que je suis.

ARION. — Libre ?... A quoi me sert d'être né libre, quand le désir que j'ai de toi m'emprisonne dans une seule pensée ? Oh ! comme j'aimerais

redevenir l'enfant qui possédait sereinement en toi cette sœur brune, acide, silencieuse, et qui n'obéissait pas ! L'innocence de cet amour, c'est toi, toi seule qui l'as rompue, Cynara.

CYNARA. — Moi ?

ARION. — Le jour où, me traitant comme un maître, tu mis entre nous cette distance immense qui te fit femme. Je m'éveillai alors. Je te perdis. Et rien, ni les poissons d'argent qui sautent sur le paillol de la barquette, ni le soleil sur mes épaules nues, ni le vent qui gonfle ma voile rouge, rien ne m'apporte plus la joie.

*Un silence.*

CYNARA. — Moi aussi, je me suis depuis longtemps réveillée, mais seulement de ce rêve enfantin où Cynara était la sœur d'Arion. Ce rêve est maintenant comme une coquille brisée au plus profond de l'eau. Vous seul, vous en souvenez. Je suis esclave. N'espérez pas que je l'oublie. Le devoir trace autour de moi un cercle où je me vois, où je me veux, captive. Le respect, l'obéissance sans murmure, la peine de mes bras, tout ce que je dois au fils de mon maître Sisyphe, je le lui rendrai, Seigneur. Et rien de plus.

ARION (*Il la saisit farouchement dans ses bras*). — J'attendrai donc que le destin me donne...

*Aristée apparaît sur le seuil de la maison.*

ARISTÉE (*avec lassitude*). — Lâchez cette fille, Arion.

*Arion obéit. Cynara reprend sa place sur les marches. Pendant toute cette scène, elle ne lèvera pas une seule fois la tête.*

ARISTÉE (*Elle s'assied et reste une seconde immobile, tassée et repliée sur soi*). — Arion, je sens une immense lassitude peser sur moi, et je la sens davantage, à la minute où je m'assieds. Quand j'étais jeune, mon corps me poussait si vite devant lui qu'il distançait mes projets mêmes, et bien souvent je connaissais mes désirs par l'acte qui les accomplissait. Mais ce corps, hélas ! comme la plus inerte des choses, je le traîne maintenant après moi. Il me faut vouloir tous mes actes, un par un, jusqu'au plus simple. Et même me lever le matin, à l'heure où il faut reprendre le métier fébrile de la vie, devient une insupportable fatigue. Oui, Arion, je suis lasse de tout, même de gronder. (*Un temps.*) Cependant, je m'étonne que vous ayez le cœur à ces jeux... Oubliez-vous l'angoisse où se débat Sisyphe ? Et n'est-ce rien pour vous qu'un père si tendre se défasse, chaque jour, sous vos yeux, dans des souffrances sans répit ?

ARION. — Laissez-moi expliquer...

ARISTÉE. — Ne dites rien ! Ne dites rien ! Et ne prenez pas non plus cet air de petit garçon coupable, par où vous ressemblez tant à Sisyphe, et qui m'étreint le cœur à chaque fois. Dieux, je suis fatiguée d'éprouver cette intolérable inquiétude de mon amour pour vous ! Arion, vous porterai-je toujours en moi, ou dans mes bras, comme l'enfant

que vous étiez ? Où sont vos yeux candides, Arion ? Votre force joyeuse ? La bonne foi de votre sourire ? Chaque jour, devant l'âtre muet, la tristesse s'assied à votre place, et l'angoisse, à la place de Sisyphe... Hélas, Sisyphe, Sisyphe lui-même n'est plus Sisyphe, mais son ombre déjà, injuste, impatiente, amère... Le mal qui le ronge broie aussi de sa dent secrète les racines du foyer. Tout de notre tranquille union se perd et se dissout. Sisyphe se meurt. Je suis plus vieille et plus seule que le monde. Et vous, Arion, tout occupé de vous, vous n'êtes pas heureux.

ARION. — Mère, encore une fois...

ARISTÉE. — Encore une fois, n'expliquez rien. (*Désignant Cynara. Avec une dureté soudaine :*) Ne sais-je pas le sortilège qui vous attache, Sisyphe et vous, à ce piège de chair ?

ARION (*sursautant violemment*). — Sisyphe et moi ?...

ARISTÉE (*avec hauteur*). — Eh bien ? Qu'ai-je dit de si étrange ?

*Il la regarde. Elle soutient son regard et, au bout d'un moment, il détourne les yeux.*

ARION. — Vous parliez de sortilège, je crois. Est-ce là le nom de la torture qui me vient de cette fille, si proche et si lointaine, plus étrangère à la race des hommes que le chat qui s'endort au foyer ? Comment saurais-je, cependant, si son mépris n'est pas qu'une implacable feinte pour me punir d'être né libre ?

ARISTÉE (*avec une violence subite*). — Dois-je vous entendre, vous aussi, parler sans fin de Cynara ? (*Un silence. Elle se reprend :*) Les dieux le savent, je m'efforce à la justice, même envers elle. (*Un temps.*) Et qui d'ailleurs n'éprouverait pas de la pitié pour cet être qui se refuse à être, esclave d'elle-même plus que de nous, sourde au monde, aveugle au monde et plus muette que la mort. Ne vous leurrez pas, cependant. Elle est ce qu'elle paraît.

ARION. — L'est-elle ? Chaque jour, mère, je l'observe avec avidité. Elle vaque aux soins de la maison, ponctuelle, parfaite, infatigable. Et pourtant, il me semble que je discerne un masque sur son visage couleur d'ombre.

ARISTÉE. — Vous vous trompez. Ce masque, c'est son visage, Arion. Rien d'autre ! Rien d'autre que la résolution sereine d'être un outil parfait dans les mains de ses maîtres. Mais le sang du désir vous aveugle, et vous ne pouvez le comprendre.

ARION. — Je ne puis pas le croire.

ARISTÉE. — Nous avons donc parlé en vain. Et à parler davantage, Arion, vous risqueriez peut-être d'oublier que Cynara est l'esclave de Sisyphe.

ARION (*avec violence*). — Mère, par quelle étrange complicité...

ARISTÉE (*Elle se lève. Avec dureté*). — Mes sentiments ne vous concernent pas. Ne me suffit-il pas de mon fardeau ? Dois-je encore supporter le poids de votre stupide réprobation ?



# ROBERT MERLE

## Théâtre, II

Ce deuxième tome du théâtre de Robert Merle contient trois grandes pièces : *Nouveau Sisyphe*, *Justice à Miramar* et *L'Assemblée des femmes*.

Ce n'est pas la première fois que Robert Merle est sollicité par le problème de Sisyphe. En 1950, il avait écrit un lever de rideau, *Sisyphe et la Mort*. De cette esquisse il a fait une pièce en trois actes, très différente de ton et de tour. Pour Albert Camus, Sisyphe symbolisait le désespoir au sein d'un monde absurde. Pour Robert Merle, Sisyphe, bien vivant parmi les vivants, réduit la Mort à l'impuissance, et bien que cette impuissance soit diversement appréciée, la révolte de Sisyphe contre les Dieux et les Archontes incarne l'espoir des humains. L'auteur a tracé de son héros un portrait chaleureux, et exploité une situation ironique avec une verve qui n'admet pas de compromis.

La même verve et la même ironie se retrouvent dans *Justice à Miramar*, mais le ton est ici plus burlesque. Robert Merle a situé l'action de sa comédie dans une contrée utopique et sous une royauté de fantaisie pour indiquer que la satire était générale, et l'iniquité judiciaire, un phénomène universel.

L'auteur de *Week-end à Zuydcoote* paraissait particulièrement bien qualifié pour adapter Aristophane. Robert Merle, en fondant en un seul spectacle trois comédies distinctes, a pris de grandes libertés dans la construction de *L'Assemblée des femmes*. Mais il a respecté les thèmes et l'inspiration du grand comique grec, retrouvé, dans la transposition moderne, sa gaieté méridionale, et voilé son énorme humour sans jamais l'émasculer.



9 782070 244188



57-III A 24418 ISBN 2-07-024418-0

Extrait de la publication